

# PROGRAMME DE RECHERCHES FRANCO-AMÉRICAINES<sup>1</sup>

En qualité d'Américain de langue anglaise, je tâcherai ce soir de préciser quelques notions de nature à favoriser le rapprochement intellectuel de nos deux cultures dans la Nouvelle-Angleterre. Vous possédez déjà, dans votre Association même, l'organisation toute faite pour mener à bien le programme que je voudrais tracer. Que ce programme se rattache étroitement à la question de la survivance française, voilà ce qui est incontestable. Sans vouloir m'aventurer trop loin du domaine des recherches scientifiques proprement dites, je dois seulement vous rappeler encore une fois l'indifférence anglo-américaine à l'endroit de votre survivance. Ce n'est pas ici l'occasion de discuter cette apathie, mais il faut néanmoins reconnaître son existence. J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop de signaler sous ce rapport une vérité qui me semble indéniable : c'est que la tâche de faire valoir votre survivance aux yeux des Anglo-Américains (et des Franco-Canadiens) vous incombe uniquement à vous, et par là que c'est aux Franco-Américains eux-mêmes de revendiquer les études franco-américaines. Je dis que cette vérité est indéniable, non pas que cela me fasse plaisir, mais pour souligner une condition qui n'en est pas moins réelle. Je crois bon de parler ainsi parce que, à mon avis, une collaboration amicale et bien conçue est indispensable aux progrès que nous visons ensemble ce soir. Je vous saurais donc gré de tolérer la franchise que je viens de me permettre.

Cette union scientifique entre francophones et anglophones ne manquerait guère de donner aux recherches franco-américaines la plus forte impulsion et, contre l'indifférence qui s'accuse chez nos deux élites, un antidote des plus salutaires. Évidemment, si des érudits actifs et sérieux commen-

1. M. Edward-B. Ham, professeur à l'Université Yale, a maintes fois prouvé son attachement à nos frères des États-Unis. Avec eux il vint à Québec participer au deuxième Congrès de la Langue française. Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs le texte d'une causerie qu'il prononça récemment devant l'Association des Professeurs franco-américains.

cent à s'occuper du problème franco-américain et qu'ils offrent le fruit de leurs veilles à des revues importantes, le rapprochement voulu ne tardera pas à naître et votre survivance cessera d'être méconnue.

Dans ces quelques mots, j'ai voulu exposer la principale raison d'être de la question qui se pose ce soir. Vous n'êtes certainement pas sans comprendre le beau rôle que pourra s'y assigner l'Association des Professeurs Franco-Américains. Mais comme il s'agit ici d'un besoin qui, jusqu'à présent, a été à peine senti même par les intéressés, c'est à nous de rédiger un programme pratique qui s'imposera.

### Moyens de publicité

Plusieurs publications<sup>1</sup> fort utiles ont été déjà faites par quelques-unes des sociétés nationales, dont l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, l'Association Canado-Américaine, la Société l'Assomption et la Société Historique Franco-Américaine. Ce sont là des activités qu'on ne peut trop louer et qu'on doit admirer sans aucune réserve. Mais il faut aussi élargir notre horizon pour y comprendre des revues de langue anglaise. Il y en a beaucoup qui accueilleraient volontiers des articles franco-américains, pourvu seulement que ceux-ci soient bien faits et d'une haute érudition. Les études linguistiques et littéraires devraient aller, par exemple, aux *Publications of the Modern Language Association of America*, aux *Modern Language Notes*, à la *Romanic Review*, au *Modern Language Journal*, au *Journal of American Folk-Lore* ou à la *French Review*; j'ajoute que toutes ces revues s'empressent d'imprimer des travaux rédigés en français. En fait d'histoire, il y a, par exemple, la *Canadian Historical Review* et la *Franco-American Review*, dans lesquelles les articles en français foisonnent, et le *New England Quarterly*. Les études de portée économique ou sociologique pourraient s'offrir au *Quarterly Journal of Economics*, à

1. *Chants populaires des Franco-Américains* (Woonsocket, 1927) et *Vieux cantiques et hymnes religieuses* (Woonsocket, 1931), publiés par l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique; *Les Franco-Américains peints par eux-mêmes* (Montréal, 1936; voir les notices élogieuses de ce livre important dans le *New England Quarterly*, X, 405-06, et dans la *Franco-American Review*, I, 383), livre qu'a publié Adolphe ROBERT pour l'Association Canado-Américaine; A.-J. LÉGER, *Les Grandes Lignes de l'histoire de la Société l'Assomption* (Québec, 1933); et le *Bulletin de la Société Historique Franco-Américaine*.

*l'American Journal of Sociology* ou à *Sociology and Social Research*. Pour ce qui est de l'enseignement, on a, entre autres, le *Journal of Educational Research*, la *School Review*, l'*Educational Record*.

Vous me direz peut-être que ces revues ne s'adressent pas toutes également au grand public et que certaines d'entre elles ne peuvent intéresser qu'un cercle étroit de connaisseurs et d'érudits. Je veux bien, mais est-ce vraiment nécessaire d'insister devant un auditoire de professeurs sur la valeur de pareilles publications dans le monde académique et par là dans l'essor de tout mouvement intellectuel ?

Voilà donc l'agencement initial de cette collaboration franco-anglaise dont nous devons jeter les bases. Mais il ne faut pas perdre de vue les exigences de toutes ces revues sous le rapport de la qualité ; les études franco-américaines, comme toutes les autres, devront être rédigées de manière à se faire accueillir, ou mieux, réclamer. De toutes façons, pourtant, il existe un excellent moyen de publicité, il existe des auteurs franco-américains capables d'en profiter, il existe des sujets susceptibles d'investigations sérieuses. C'est de ces derniers que je vais m'occuper maintenant.

### La Presse franco-américaine

Jusqu'ici rien de franco-américain n'a été mieux traité que vos activités journalistiques. Toutefois, on sait combien le gros travail de Belisle <sup>1</sup> a vieilli, on sait combien la route dernièrement suivie par Mlle Tétrault <sup>2</sup> était hérissée d'obstacles de toutes sortes, on sait combien il reste de lacunes à combler même après les découvertes qu'elle a déjà publiées. Pour les recherches futures, le résumé sommaire du journalisme « lowellois » que vous venez de lire dans l'admirable numéro-souvenir de l'*Étoile* <sup>3</sup> pourra nous servir d'indication préliminaire. Il y a non seulement du nouveau dans cette notice, mais M. Lucien Desmarais y laisse entrevoir aussi la nécessité de poursuivre *sur place* une investigation analogue dans chaque milieu franco-américain de la Nouvelle-Angleterre. Ce sera là le seul moyen pratique de tirer de l'oubli

1. Alexandre BELISLE, *Histoire de la presse franco-américaine* (Worcester, 1911).

2. Maximilienne TÉTRAUULT, *Le rôle de la presse dans l'évolution du peuple franco-américain de la Nouvelle-Angleterre* (Marseille, 1935).

3. Le cinquantenaire de l'*Étoile*, 24 octobre 1936.

les données qui nous font encore défaut et de conserver ces matériaux si nécessaires à l'histoire définitive des journaux. Nous ne devons plus nous contenter de remuer la poussière seulement livresque.

### L'Enseignement franco-américain

Malgré une abondance de chroniques et de propagande consacrées à l'enseignement franco-américain dans les journaux et dans les histoires paroissiales, un étranger aurait bien du mal à se représenter le véritable caractère de vos écoles. Si j'ai l'air de vous le dire plutôt carrément, c'est tout simplement pour vous indiquer encore un sujet qui est loin d'être tari. Il n'existe nulle part, que je sache, aucune étude impartiale ou scientifique qui permette d'apprécier dans le détail les méthodes, les défauts et les mérites de votre système d'instruction. Une enquête faite dans une ville franco-américaine pourrait préciser, par exemple, non seulement l'attitude des instituteurs envers le problème ethnique, non seulement l'influence de l'ambiance assimilatrice, non seulement le rôle de la religion, mais aussi la technique matérielle, la place accordée dans les classes au français, les études suivies, les niveaux intellectuels des instituteurs et des élèves. Il faut enfin constater le rendement d'une école d'après la statistique et d'après l'observation personnelle sur place. Plutôt que de projeter un travail d'ensemble englobant toute la Nouvelle-Angleterre, il vaudra mieux en répartir d'abord parmi plusieurs investigateurs les différents terrains à défricher. Mais il faut surtout que chaque article soumis à nos revues soit pur de tout préjugé, qu'il ne trahisse aucune arrière-pensée même de tendance patriotique, qu'il soit en somme absolument dénué d'esprit de propagande.

### Sciences sociales

La population franco-américaine offre aux sciences sociales une foule de problèmes qu'on a jusqu'ici à peine effleurés. Cependant, quelques chapitres montrent déjà que M. Alexandre Goulet et M. Josaphat Benoît<sup>1</sup> sont capables d'enrichir sous ce rapport nos connaissances franco-américaines.

1. A. GOULET, *Une Nouvelle-France en Nouvelle-Angleterre* (Paris, 1934) ; J. BENOIT, *L'Ame franco-américaine* (Montréal, 1935).

Ce n'est pas la peine que je vous signale des sujets historiques à traiter. Les professeurs franco-américains en savent évidemment beaucoup plus long que moi. Je m'y arrête seulement pour vous assurer de l'importance qu'au moins une revue de langue anglaise reconnaîtrait au récit définitif du Mouvement Sentinelliste. N'ayez pas d'inquiétudes : je me garde bien de tout jugement ici sur un épisode dans les petites combinaisons duquel je n'oserais guère me hasarder ! Mais, à part son rôle éclatant dans l'histoire franco-américaine, l'Affaire du Rhode-Island mérite d'être citée devant vous, rien que pour avoir suscité l'intérêt spontané d'une revue excellente<sup>1</sup>.

Je ne vais vous proposer maintenant qu'un seul champ d'investigation sociologique ; je vous renvoie encore à la statistique, mais à la statistique qui concerne les tendances actuelles de votre survivance. Il y a quelques années, pour son *Ethnic Survey of Woonsocket*, Mrs. B. B. Wessel a visité 970 familles franco-américaines, chez lesquelles elle a compulsé force données d'ordre tant linguistique que sociologique. Les témoignages de déchéance ethnique qui s'en dégagent ne sont guère encourageants, mais on doit savoir néanmoins à quoi s'en tenir. Voilà justement pourquoi nous nous devons de poursuivre au plus tôt des enquêtes semblables dans tous les centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre. A part la valeur sociologique de pareilles études, elles rendront les Franco-Américains plus sensibles aux risques que court leur survivance.

Au point de vue politique et économique, on ne peut faire mieux que de renouveler le vœu formulé il y a trois ans dans le *Travailleur* de Worcester par un de vos chefs les plus éclairés et les plus distingués, M. Adolphe Robert<sup>2</sup>. Ce vœu commence à se combler, surtout dans *Les Franco-Américains peints par eux-mêmes* et dans la thèse de M. Benoît, mais ce chapitre est toujours loin d'être clos. Voici donc ce que dit M. Robert avec tant de justesse :

Personne jusqu'ici n'a défini l'âme franco-américaine et indiqué jusqu'à quel point elle imprègne de sa latinité la législation, la juris-

1. Le *New England Quarterly*.

2. A côté de la citation tirée du *Travailleur*, je tiens à signaler maintenant le discours (*La Survivance de l'esprit français aux États-Unis*) prononcé par M. Robert au Deuxième Congrès de la Langue française. Il n'y a aucun document qui résume avec autant d'exactitude et de justesse l'état actuel de l'esprit français dans la Nouvelle-Angleterre.

prudence, le système économique de notre pays, nos mœurs politiques et sociales. Quelle loi, quelle décision juridique, quelle mesure économique, quel trait de la vie américaine peut-on rattacher directement au concept latin ? En d'autres termes, en quoi et jusqu'à quel point la mentalité franco-américaine imprime-t-elle sa marque sur le caractère de notre pays ? Personne ne nous l'a dit. L'âme franco-américaine n'a pas encore été dégagée de sa gangue.

### Littérature Franco-Américaine

A l'heure qu'il est, avouons-le franchement, il n'y a pas grand'chose à tirer de la littérature franco-américaine. M. Robert s'est déjà emparé, à juste titre d'ailleurs, du plus beau sujet que présentent vos annales. Espérons que les lourds devoirs de sa nouvelle charge (la présidence de l'Association Canado-Américaine) ne feront pas trop attendre son livre sur la vie et les œuvres d'Henri d'Arles. Vous connaissez les nombreux articles de mérite que le *Travailleur* a déjà consacrés à votre littérature. Et vous n'êtes pas sans connaître aussi le chapitre qu'a publié Mlle Tétrault<sup>1</sup>. Une bibliographie systématique avec classement des auteurs est à souhaiter. En même temps, nous ne devons pas manquer de dépouiller tous les journaux qui sont actuellement à notre disposition.

Je crois utile, en ce moment, de signaler la riche collection de contes canadiens-français que M. Adélarde Lambert a publiés dans le *Journal of American Folk-Lore*<sup>2</sup>. On doit accorder les mêmes honneurs à tous les contes français conservés dans la tradition orale des Franco-Américains. Les contributions de M. Lambert sont précieuses; où trouvera-t-il donc des imitateurs ?

### Linguistique

Les enquêtes que l'on doit pousser le plus loin sont sans contredit celles qui intéressent la langue. Mais tout d'abord je me hâte de mettre à part tout ce qui concerne l'idiome des

1. *Op. cit.*, pp. 129 et seq.

2. Les collections franco-américaines qui ont déjà paru ne se rattachent pas à la Nouvelle-Angleterre. Voir surtout *Tales from the French Folk-Lore of Missouri*, édités par le professeur Joseph-M. CARRIÈRE de l'université Northwestern (Evanston, 1937); et aussi, W.-B. AMSPARY, *The Ballads of Bourbonnais* (Indianapolis, 1904) et *M'sieur Robin; lyrics and legends of Jean Baptiste and his friends* (Chicago, 1925).

Franco-Américains cultivés. En prétendant y trouver la base d'une étude dialectale, on fera tout simplement fausse route. C'est chez les illettrés, où la langue a évolué de façon plus ou moins libre, qu'il faut relever les éléments authentiques de l'histoire linguistique de la Nouvelle-Angleterre. Par conséquent, non seulement la phonétique mais aussi le vocabulaire et la syntaxe doivent être étudiés par rapport au langage parlé. Les journaux, même les moins bien faits, ne se prêtent guère à des investigations vraiment probantes. Le professeur Charles Bruneau, de l'Université de Paris, va jusqu'à nier aux anglicismes des journaux franco-américains toute réalité linguistique.

L'année dernière, on a reçu à Paris une thèse<sup>1</sup> qui pourra bien servir de modèle aux étudiants du parler franco-américain. C'est un travail phonétique et lexicologique très approfondi sur la paroisse Évangéline en Louisiane ; la langue maternelle de son auteur, M. Hoséa-F. Phillips, est le français que nous appelons le cadien. Dans la Nouvelle-Angleterre, comme en Louisiane, le relâchement général de l'articulation et l'affaiblissement de l'accent de la phrase française s'accusent partout de façon très sensible. Également sous l'influence anglaise, le système vocalique s'est laissé ébranler tout à fait dans la Nouvelle-Angleterre, tandis qu'en Louisiane ce sont surtout les consonnes qui ont le plus souffert. Voilà ce qu'il faut éclaircir dans chacun de nos centres franco-américains, surtout là où la population française est restée plus ou moins unie. Il s'agit d'études qui exigent une préparation toute spéciale, — cela ne se fait pas au petit bonheur, — mais cette préparation est loin de dépasser vos forces.

Résumons un peu. J'ai voulu proposer quatre sortes d'études linguistiques. Premièrement, des enquêtes phonétiques qui établiraient les transformations linguistiques depuis les émigrations jusqu'à nos jours. Par exemple, à Brunswick (Maine), on devrait relever tous les vestiges qui rattachent le parler actuel au comté de l'Islet tout autant que les modifications dues à l'anglais. Deuxièmement, la tournure syntaxique, stylistique et psychologique se prête à des études très utiles, où il faut se garder toutefois de toute hypothèse de localisation. Il est à noter aussi que, bien

1. *Étude du parler de la paroisse Évangéline* (Paris, 1936). Cf. le compte rendu de Ch. BRUNEAU, *Français Moderne*, V, 89-93.

entendu, ce genre d'enquête vaudra à l'investigateur une connaissance plus considérable des subtilités de la langue littéraire. Troisièmement, il nous faut des articles lexicologiques. Une note, au moins, pourrait se fonder sur les passages réunis et commentés par le regretté Joseph Dumais il y a trente ans dans *Cœurs Français*, ancienne revue mensuelle de Manchester (New Hampshire). De même, en fait de langue populaire, ce qui se trouve dans le *Canadien* de Waterbury (Connecticut) et dans la *République* de Manchester n'est peut-être pas dénué d'intérêt linguistique. Quatrièmement, si on croit trouver dans les journaux, dans les publications à part, dans les lettres personnelles, de quoi compléter les projets précédents, que l'on se mette à tirer parti du travail récent <sup>1</sup> du professeur Pousland de Trinity College. Il y a, si vous voulez, une cinquième espèce de problèmes linguistiques, à propos de laquelle je préfère pourtant vous citer une opinion ni franco-américaine ni anglaise, mais française de France. C'est le professeur Bruneau qui s'est exprimé tout dernièrement <sup>2</sup> comme suit :

Les véritables ennemis de la langue française aux États-Unis sont les prêtres quand ils sont allemands et surtout quand ils sont irlandais. Partout où les catholiques canadiens-français ont eu des prêtres allemands, et surtout irlandais, la langue française a été pourchassée. C'est en particulier le cas de Bath, dans l'État du Maine, où les curés irlandais ont réussi à anéantir un groupe acadien de langue française. Il y aurait là une curieuse étude à entreprendre.

### Conclusion

Nous voici enfin au terme de cette liste de projets bien courte. Restent à dire deux mots sur les ressources plutôt livresques dont nous disposons. Les bibliothèques de vos deux principales sociétés nationales sont, sinon méconnues, du moins trop peu fréquentées des chercheurs. Je me demande combien d'entre nous ont réellement apprécié l'œuvre d'inspiration et de dévouement qu'est la Bibliothèque Lambert, qu'ont fondée ce collectionneur inlassable <sup>3</sup> et l'Association Canado-Américaine. Je me demande encore

1. *Étude sémantique de l'anglicisme dans le parler franco-américain de Salem* (Paris, 1933).

2. Dans une conférence à la Sorbonne (mars 1936).

3. M. Adélarde Lambert, de Drummondville, P. Q.

combien d'entre nous ont réellement apprécié le désintéressement éclairé qui nous a valu la bibliothèque de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique et surtout les trente-trois volumes des *Éphémérides* réunies avec tant de soin par M. Élie Vézina. Ce sont là des richesses franco-américaines dont on n'a guère senti la valeur jusqu'à présent. Je suis là pour témoigner de la parfaite amabilité de M. Vézina et de M. Robert à l'égard des lecteurs. Et avant de terminer, je veux vous souligner de nouveau l'importance capitale du *Travailleur* de M. Wilfrid Beaulieu ; il n'y a rien de supérieur comme chronique franco-américaine et comme documentation indispensable aux études qui nous occupent ce soir.

Le programme que nous venons d'ébaucher ensemble ne manquera pas de réussir même si, au début, le nombre de ceux qui s'y intéressent n'est que très modeste. Il n'est pas besoin de vous dire que nous ne devons pas nous attendre à des progrès retentissants tout de suite, mais il nous est permis malgré tout de penser au grain de sénévé.

S'il y en a qui doutent toujours de la valeur des recherches franco-américaines,— je m'adresse un instant aux Anglo-Américains plutôt qu'à vous,— qu'ils jettent un coup d'œil sur votre histoire avant de s'enliser pour tout de bon dans l'ignorance. Lorsqu'on met les humbles origines des Franco-Américains en regard des progrès matériels et culturels qu'ils ont faits malgré des obstacles décourageants, et lorsqu'on examine enfin les efforts à la fois réalistes et pieux de la vraie élite franco-américaine d'aujourd'hui, on ne peut plus se défendre du sentiment de la plus sincère admiration.

Donc, si notre programme de recherches s'exécute un jour, — et il ne faut tout de même pas le renvoyer aux calendes grecques,— ce sera un moyen de faire valoir les artisans de l'œuvre, ce sera un moyen de conserver des éléments précieux d'une histoire qui doit vous tenir à cœur, ce sera un moyen d'agencer la collaboration intellectuelle entre francophones et anglophones, ce sera un moyen de canaliser les aspirations de l'Association des Professeurs Franco-Américains, ce sera un moyen enfin d'affermir et de consolider la survivance de l'esprit français dans la Nouvelle-Angleterre.

Edward B. HAM,  
Yale University.